

Stéphane MAZURIER, Bête, méchant et hebdomadaire. Une histoire de Charlie Hebdo (1969-1982).

Paris, Buchet Chastel, coll. Les cahiers dessinés/ Documents, 2009, 511 p.

Charlie Hebdo est un journal singulier dans le paysage de la presse française. Né en 1969, sous le nom d'*Hara Kiri Hedbo* (puis l'*Hebdo Hara Kiri*), interdit en 1970 pour renaître une semaine plus tard en *Charlie Hebdo*, il disparaît en 1982 après treize années d'existence. Sa reconnaissance tient moins à son nombre de lecteurs (120 000 à son apogée en 1971, 30 000 cinq ans plus tard, seulement 3 000 en 1981) qu'à son inscription durable dans l'histoire des médias. Loin d'être descendant de l'*Assiette au Beurre*, louchant sur le modèle du *Mad* américain, il offre la particularité, comme le *Canard Enchaîné*, d'être un journal vierge de toute publicité c'est-à-dire libre d'adopter le ton qui lui convient. Derrière l'humour « bête et méchant » dont il se prévaut se « cache un esprit original, teinté de violence et d'humour noir » (p. 165) qui fera bon nombre d'émules.

Charlie Hebdo doit sa célébrité à quelques faits mémorables. Pour autant, la fameuse couverture « Bal tragique à Colombey = 1 mort » de 1970, comme son enterrement pitoyable et controversé, ou encore les beuveries de bouclage brouillent quelque peu sa perception et le réduisent souvent à l'image d'un journal potache et contestataire. C'est oublier son mode de fonctionnement original et résolument nouveau. Les termes de « bricolage » ou « d'artisan » reviennent souvent pour qualifier la mise en place du journal. Prolongement du mensuel *Hara-Kiri*, la fréquence de parution d'*Hara-Kiri Hedbo* puis *Charlie Hebdo* demande, à la même petite équipe (une douzaine de personnes), un autre rythme et une autre charge de travail. Cavanna, directeur de la rédaction, propose alors une méthode originale : « C'est très simple, la formule c'était : tu as une page, tu t'en démerdes. Tu mets ce que tu veux dedans, pourvu que ce soit génial » (p. 78).

Les noms de Cavanna, Georges Bernier (Professeur Choron), Cabu, Wolinski, Gédé, Reiser, Willem, Delfeil de Ton, Fournier et, plus tard, Sylvie Caster et quelques autres, intimement liés à l'histoire du journal, dessinent l'architecture de celui-ci. La majorité de l'équipe se définit d'abord contre la presse traditionnelle qu'elle

méprise et qui le lui rend bien : « On ne nous a jamais acceptés. Ce refus de toute étiquette, de tout copinage, de toute relation, même au sein du milieu journalistique, nous a valu le dédain universel de la profession » (p. 223). L'originalité se perçoit autant dans le ton, souvent violent et sans concession, que dans la forme. Le rôle joué par le dessin est en ce sens emblématique. Utilisé non plus comme une simple illustration d'articles de fond, mais bien comme une écriture autonome, Reiser, Cabu, Gédé, Willem et Wolinski « inventent » un langage graphique à mi-chemin entre la bande dessinée et le dessin de presse. En ce sens, les « Unes » sont révélatrices de l'esprit *Charlie Hebdo* et sont bien la « vitrine » du journal (p. 86).

L'histoire de *Charlie Hedbo* se lit évidemment à l'aune des années 60 et 70 et des bouleversements de société qui s'y opèrent. L'ouvrage de Stéphane Mazurier rend parfaitement compte des enjeux de cette période et, en premier lieu, du débat sur la censure avec tout le paradoxe d'un journal qui doit son existence et sa célébrité à son interdiction. Traversant les années 70, *Charlie Hebdo*, par son incroyable liberté de ton, cristallise les attaques et alimente le débat. Ici, ce qui est en jeu n'est rien de moins que l'arbitraire des décisions politiques résumé ainsi par Cavanna : « Il y a deux catégories de journaux : 1° les journaux interdits, 2° les journaux non interdits [...]. Les journaux non interdits sont destinés aux enfants. [...] Les journaux interdits sont tous les autres journaux » (p. 266) et la façon dont le pouvoir en place utilise de manière discrétionnaire et autoritaire la loi de 1949. Si les arrivés à la tête de l'État de Valéry Giscard d'Estaing, suivie de François Mitterrand, assouplissent les pratiques censurales, l'arbitraire demeure. C'est toujours le fait du prince, ici une intervention de Gaston Defferre en 1981, qui lève l'interdiction frappant l'*Hebdo Hara-Kiri* depuis dix ans.

La question du féminisme et les balbutiements d'une écologie politique sont autant de sujets traités par *Charlie Hebdo*. Stéphane Mazurier précise que le journal « puise largement dans cet héritage culturel de mai 68 en accordant une place privilégiée aux thèmes de société, plus importants à ses yeux que les vicissitudes ministérielles et parlementaires » (p. 381). Acteur majeur d'un renouveau journalistique (qui inspire *Libération* de 1973 à 1981), *Charlie Hebdo* fait le choix assumé du débat d'idées et de la réflexion,

parfois en marge de l'actualité. Si la ligne directrice est partagée par toute l'équipe, chacun garde ses convictions et n'arrive pas forcément aux mêmes conclusions. Le journal est aussi un lieu de discussions où tout le monde peut se répondre et s'invectiver.

Issu d'une thèse d'histoire, le livre de Stéphane Mazurier est bien documenté, malgré les difficultés inhérentes à un tel sujet, en particulier la proximité des acteurs ou la disparition des archives du journal. Quelques points retiennent malgré tout l'attention (conséquences probables du passage d'un travail universitaire à un ouvrage publié), telles certaines énumérations fastidieuses (l'armée, les flics, les curés, les toreros, les sectes, le sport...) qui auraient mérité un traitement plus global ou des affirmations qui demandent à être davantage étayées et développées (surtout lorsqu'il s'agit de questions aussi sensibles que le rapport à l'extrême droite pour un journal résolument de gauche, p. 302). Ces quelques remarques n'empêchent pas *Bête, méchant et hebdomadaire. Une histoire de Charlie Hebdo* d'apporter un éclairage différent et bienvenu sur un moment charnière (l'après mai 68) de notre société à travers l'étude d'une riche et passionnante aventure humaine.

Christophe Bardin

CREM, université de Haute-Alsace
christophe.bardin@uha.fr

Michael PALMER, Aurélie AUBERT, dirs, *L'information mondialisée.*

Paris, Éd. L'Harmattan, 2008, 295 p.

Ce recueil bilingue (français/anglais) comporte un grand nombre de contributions, riches et diversifiées. Des chercheurs esquissent une mise en intelligibilité des mutations récentes dans le champ de l'information médiatisée, dans ses dimensions transversale et mondiale, et apprécient leur impact sur certaines étapes du processus d'information. Des professionnels reviennent sur leurs pratiques journalistiques, notamment la couverture des événements majeurs, et expliquent la construction et les critères de hiérarchisation de ce qui deviendra l'« événement-choc ». Même s'il ne retrace pas de manière exhaustive l'avènement des réseaux d'information et leur évolution, l'ouvrage éclaire quelques étapes-phares de la généalogie du système de communication dans le monde.

Ainsi, de Gutenberg à l'internet, certains travaux s'inscrivent-ils dans une approche rétrospective et jettent-ils un nouveau regard sur la genèse des premiers acteurs de « l'information mondialisée ». D'autres s'intéressent au contenu des flux mondiaux de l'information et se penchent sur l'analyse des phénomènes actuels ayant trait à la représentation de l'Autre « lointain » dans le discours d'information médiatique.

Dans la première partie intitulée « Agences de presse, chaînes d'info en continu et médias participatifs : la couverture des événements en mutation », Michael Palmer (pp. 13-24) montre comment, pendant plusieurs décennies, les « jo et [les] élections us : deux dominantes de l'information internationale » (p. 13), rythment la circulation de l'information à l'échelle mondiale. À travers l'analyse de différents dispositifs de médiation mis en place pour la couverture de ces deux événements, l'auteur constate que les médias, malgré leurs préparatifs pour des événements prévisibles, s'adaptent aux situations contingentes et dépassent les dysfonctionnements éventuels en modifiant leurs dispositifs et stratégies de couverture selon les circonstances. Toutefois, dans cette course vers l'information, les médias engendrent des altérations et canalisent l'événement dont ils sont parfois le catalyseur. Les nouveaux médias participatifs, bien qu'ils apportent un appui non négligeable aux médias de diffusion, comme le fait apparaître l'auteur à travers des exemples récents, posent des problèmes de fiabilité et influent également sur le contenu médiatique. Pour sa part, Camille Laville (pp. 73-82) s'interroge sur « les relations complexes qu'entretiennent les agences de presse internationales et les chaînes d'information en continu » (p. 73). Ces dernières, grâce aux avantages de visibilité qu'elles offrent, sont souvent privilégiées par les sources. Les chaînes d'information en continu gagnent le terrain et jouent un rôle de premier plan dans la production de l'information exclusive. Elles « sont souvent les premières à diffuser l'information et les agenciers ont parfois le sentiment de n'être qu'un écho » (p. 75). Ainsi, paradoxalement, ces chaînes peuvent-elles devenir des sources pour les agences de presse. Cette concurrence a généré une « veille » et un « mimétisme » entre les journalistes et les agenciers. Néanmoins, comme le note la chercheuse, la concurrence des chaînes d'information en continu a provoqué des modifications dans les modalités de traitement